

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: - (1998)
Heft: 111

Artikel: Les fribourgeois du nouveau monde
Autor: Ballarin, Oswaldo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Fribourgeois du Nouveau Monde

Les Suisses furent les premiers «non conquérants» à s'implanter au Brésil. De cette épopée sans armes, il reste une cité-symbole, à 120 kilomètres de Rio, sur les hauteurs de Cantagalo : Nova Friburgo. Fondée en 1820, 170 000 habitants, un modèle d'intégration et une tête de pont helvétique sur le continent.

Oswaldo Ballarin

1819 – Quelle émotion durent ressentir les immigrants suisses qui arrivaient un beau matin dans la baie de Guanabara, à Rio de Janeiro, après un très long voyage dans des conditions bien pénibles : si des sept bateaux, de grands voiliers, le plus rapide mit 55 jours pour la traversée, à un autre il fallut presque cinq mois ! Le commandant de l'un d'eux «manqua» l'entrée de la baie, allant plus au sud... Des 2013 Suisses qui partirent, 311 moururent en route! (*) L'histoire dira qu'ils ne furent pas que des pionniers, mais aussi des héros. Habités, leur vie durant, à ne voir que les paysages alpins et des sommets enneigés, ils se trouvaient dans cette baie, plus étendue que plusieurs lacs suisses. Elle était entourée de montagnes, il est vrai, les unes semblaient avoir une surface arrondie et lisse, comme le Pain de Sucre alors que d'autres étaient recouvertes d'une végétation très

dense. Quel contraste avec les montagnes aux côtes escarpées de leur lointaine patrie que, comme ils le pressentaient, ils n'allaient jamais revoir !

Accueillis par la chaleur brûlante du

soleil tropical, ils débarquaient finalement dans la ville de São Sebastião do Rio de Janeiro. Fondée deux siècles auparavant, elle commençait à s'étaler, appuyée en partie contre une colline appelée Morro do Castelo. Malgré sa valeur historique, cette colline sera démolie un siècle plus tard pour créer une énorme esplanade (où se trouve aujourd'hui, entre autres, l'aéroport national de Rio).

Si certains d'entre eux étaient émus, peut-être même ravis par la beauté agressive de la nature, d'autres, sans doute, étaient pris de cette angoisse qui saisit tout immigrant devant un avenir incertain ; il se demande ce qui l'attend et ressent déjà cette nos-

L'émigrant du XX^e siècle

Dès la fin du siècle dernier, le panorama économique commençait à changer en Suisse. La Révolution industrielle avait causé un peu partout des dégâts, mais la Confédération helvétique put en tirer des avantages. C'est grâce à cette nouvelle tendance que les Suisses purent «découvrir» leur vocation et leur mission : l'industrie et la technologie. Le manque absolu de matières premières naturelles et la remarquable aptitude du peuple suisse pour le travail méticuleux et précis ont donné à ses industries une renommée internationale en exportant vers tous les pays du monde des produits de haute qualité. Simultanément, l'esprit créatif et réalisateur de ses techniciens s'aiguillait. Il en résulta un changement du «profil» de ceux qui, pour une raison ou une autre décidaient de quitter leur pays. Surgissait ainsi celui que je me suis permis d'appeler «l'émigrant du XX^e siècle».

En effet, alors que les premiers émigrants, pauvres et audacieux, se lançaient vers l'inconnu, les nouveaux partaient avec un contrat de travail en poche, souvent pour une durée préétablie et l'assurance d'un bon salaire, soit toutes les garanties. Autrement dit, avec le développement de son industrie, la Suisse, d'exportatrice de main-d'œuvre en est devenue importatrice (comme le prouvent les nombreux travailleurs étrangers qui y résident) mais par contre, elle acquit le rôle d'exportatrice de techniciens. Ceux-ci ont apporté à différents pays, dont le Brésil, la technologie qui a stimulé le transfert de capitaux consacrés aux investissements productifs. D'importantes entreprises suisses se sont ainsi installées au Brésil, et ont donné une indiscutable contribution à sa croissance, comme du reste, elles l'ont fait pour d'autres pays en voie de développement.

talgie qui le tourmentera toute sa vie (sentiment que les Allemands, et donc aussi les Suisses alémaniques, appellent *Heimweh*).

Contrairement aux aventuriers qui tentèrent de conquérir à coups d'épée des terres «qui avaient déjà un maître», les Suisses apportaient des pelles, des pioches et d'autres outils agricoles, pour défricher et planter. Pleins d'espoir (et d'illusions...) ils venaient pour travailler, invités par le roi Dom João VI, qui accepta de payer à cent familles (mais en fait plus de 2000 Suisses voulurent s'expatrier) le transport depuis la mère-patrie jusqu'à Rio de Janeiro, et de là «jusqu'à Nova Friburgo».

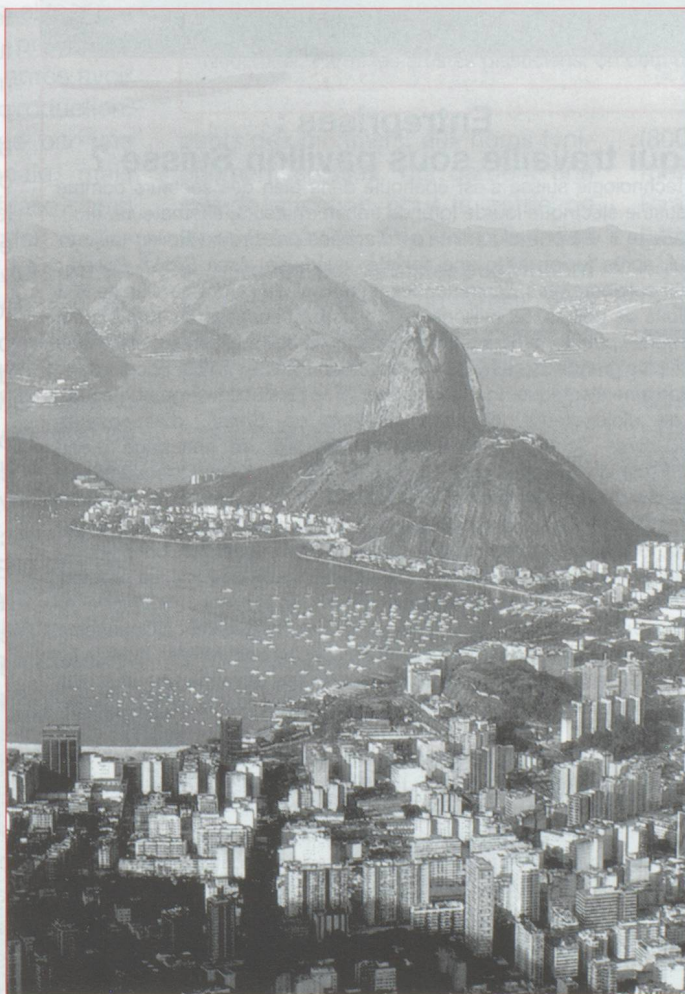
Les Suisses furent ainsi les premiers véritables immigrants au Brésil. N'oublions pas, en effet, que les autochtones (les Indiens) ont toujours considéré comme des envahisseurs les Portugais, débarqués en 1500, et que les Africains, venus comme esclaves, eurent le malheur d'être des immigrants involontaires. Les autres immigrants ne vinrent que plus tard : les Allemands à partir de 1824, les Italiens en 1836,...

Cent familles

En fait, ces Suisses eurent de lointains précurseurs : les Calvinistes qui vinrent en 1557 avec le Français Villegaignon, mais qui, à cause d'une mésentente, rentrèrent assez vite chez eux. Vers 1637, ce fut le tour de quelques Mennonites. Presque en même temps arrivèrent au Brésil des Jésuites suisses qui, voués à l'enseignement, allèrent jusqu'à des coins perdus de l'Amazonie. Cent ans plus tard, des Suisses pénétreront dans la région du grand fleuve pour y faire des recherches scientifiques.

Exportation, mode d'emploi

Réussir à l'étranger, ce n'est pas seulement transplanter ses capitaux et ses meilleurs spécialistes. Il faut aussi exporter ses méthodes de travail. Les sociétés suisses présentes au Brésil ont su inculquer dans l'esprit de leurs collaborateurs locaux beaucoup de qualités typiquement suisses comme le travail méticuleux, le sens de la responsabilité, le souci «de l'entretien et de la réparation» (le «*maintenance and repair*» des Anglais), pratique si peu respectée dans les pays en développement, et l'amour pour l'ouvrage bien fait, en somme, un peu de cette «*schweizerische Gründlichkeit*» dont les Suisses sont si fiers, à juste titre. Il n'est donc pas étonnant que de nos jours, dans de nombreuses grandes entreprises d'origine suisse, les spécialistes locaux aient des postes de grande responsabilité. Le meilleur exemple est Nestlé, avec ses 24 fabriques au Brésil, ses 15 000 collaborateurs, son chiffre d'affaires annuel de trois milliards de dollars. Au Brésil, les usines du premier groupe agro-alimentaire mondial sont dirigées, non seulement par des spécialistes suisses, mais aussi par des techniciens brésiliens.

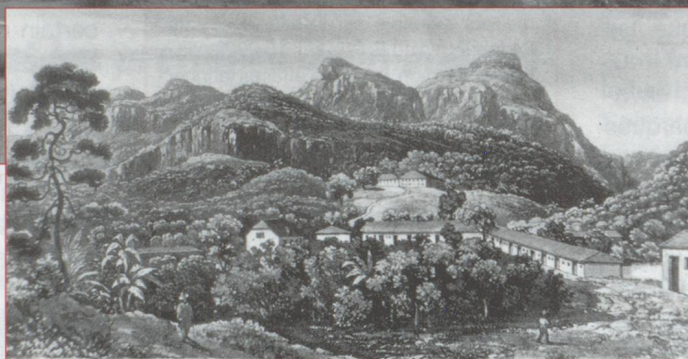
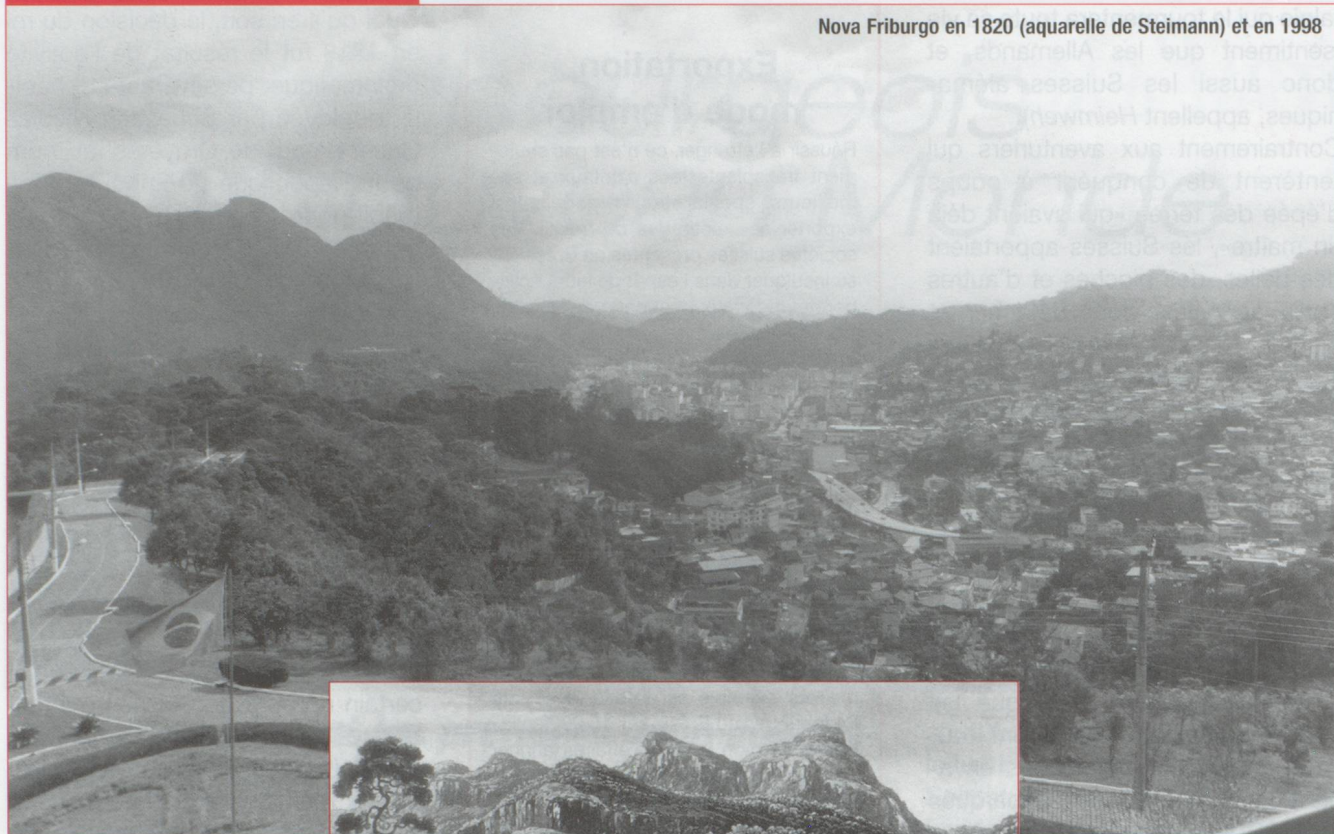


Quoi qu'il en soit, la décision du roi en 1818 fut le résultat de l'activité diplomatique, persévérante et habile, déployée par Sébastien Nicolas Gachet, natif de Gruyères, au nom de la République de Fribourg. Il se rendit pour la première fois à Rio en octobre 1817. Cette mission découla du besoin de donner à un bon nombre de Suisses la possibilité de survivre, les conditions de vie chez eux étant dramatiques à cette époque, non seulement en conséquence de l'aventure napoléonienne, mais aussi par suite de mauvaises récoltes : il y avait un vaste chômage, et la faim sévissait. Malgré l'effort des paysans, comme l'étaient la plupart des habitants, on ne réussissait pas à produire assez pour alimenter tout le monde. Qu'un certain nombre de Suisses quittent le pays vers de nouveaux horizons semblait à beaucoup de gens, ainsi qu'aux membres du gouvernement, la seule issue possible. La situation dans d'autres pays d'Europe n'étant pas brillante non plus, l'idée d'aller outre-mer se fit jour, d'autant plus que l'on parlait beaucoup des terres

fertiles dans l'immensité du Nouveau Monde, de la possibilité d'un gain facile et, par là même, d'une vie aisée, perspective qui s'avérait impossible en Suisse.

Comme on le sait, la cour du Portugal fut transférée au Brésil pour fuir les armées de Napoléon. De ce fait surgit, en 1815, le «Royaume Uni du Portugal, du Brésil et d'Algarve». Ce fut le roi, à qui M. Gachet réussit à faire valoir les qualités des Suisses, qui leur offrit la possibilité de s'installer dans le district appelé Cantagalo, à quelque 120 kilomètres de Rio de Janeiro, dans une large vallée aux bords du fleuve Bengala. On a dit que le roi pensait les installer dans ses terres (l'actuel district de Santa Cruz, près de Rio de Janeiro) où le climat, toutefois, était très chaud, mais il finit par accepter l'avis de ceux qui le conseillèrent (entre autres M. Gachet lui-même) de destiner aux

Nova Friburgo en 1820 (aquarelle de Steimann) et en 1998



► immigrants suisses une région qui semblait se rapprocher, autant que possible, des conditions auxquelles ils étaient habitués, grâce à son altitude par rapport au niveau de la mer (environ 700 mètres), à son environnement et à son climat. On ne commit donc pas l'erreur de les acheminer vers les régions très chaudes et arides du nord-est brésilien.

Depuis le port de débarquement jusqu'à atteindre Nova Friburgo, le parcours fut vraiment éprouvant : ils furent d'abord amenés en petits bateaux à voile jusqu'au fond de la baie où on les embarqua sur des chars tirés par des bœufs, le terrain étant relativement plat. Ils s'arrêtèrent au bout d'une vingtaine de kilomètres car là commençait la montée de la *serra*. Celle-ci, de trente kilomètres jusqu'au point le plus haut (1 000 mètres au dessus du niveau de la mer) suivie de dix kilomètres de descente, dut

être faite à pied, à travers brousse, le chemin étant très primitif. Seuls les bagages furent transportés à dos de mulet. Ce ne fut donc pas un voyage, mais une épopée !

Pour accueillir les colons dans l'endroit où se construira Nova Friburgo, les autorités portugaises et brésiliennes du nouveau royaume firent «nettoyer» au préalable une petite aire par de la main d'œuvre recrutée dans l'arrière-pays ainsi que par des esclaves. Ils y créèrent un «embryon» de village, avec juste une centaine de maisons. Elles étaient petites et assez rudimentaires. Les colons durent se résigner, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, acceptèrent d'habiter dans des conditions précaires (plusieurs personnes dans une même pièce) jusqu'à ce que l'on fasse la distribution des terres où ils construiraient leur maisons. Cette distribution eut lieu par tirage

Entreprises : qui travaille sous pavillon Suisse ?

La technologie suisse s'est épanouie dans bien des secteurs comme l'industrie électrique lourde (grands transformateurs, alternateurs, etc.). Introduite il y a une cinquantaine d'années par Brown Boveri (aujourd'hui, après fusion avec une société suédoise, Asea Brown Boveri : 3 600 collaborateurs, «commandes en mains» de l'ordre de plus de 832 millions de dollars, 58 millions de dollars de bénéfices en 1997), cette entreprise put fournir une partie substantielle de l'équipement électrique de la plus grande usine hydro-électrique du monde : Itaipu. Encore dans le domaine électrique nous allons trouver la production à grande échelle de disjoncteurs (*Sprecher Energie do Brasil*), d'ascenseurs (*Elevadores Schindler do Brasil*), d'appareils de chauffage d'eau (*Cumulus*), d'électrodes pour soudure (*Eutectic Indústrias Metalúrgicas*), ainsi que d'autres activités comme la fabrication de pompes et de chaudières (*Sulzer Brasil*), de machines à fabriquer des emballages (*Bobst Brasil Indústrias e Comércio de Máquinas*), de matériaux pour imperméabilisation (*Sika*), d'essences (*Givaudan-Roure do Brasil*), de produits chimiques et pharmaceutiques (*Produtos Roche Químicos e Farmacêuticos*, *Novartis*, *Clariant*), de conserves (*Conservas Alimentícias Hero*), de bière (c'est un Suisse, Joseph Williger, qui à la fin du siècle dernier fonda la première brasserie, devenue une des plus grandes du Brésil, *Cervejaria Brahma*, qui, après avoir eu d'autres propriétaires, serait revenue, indirectement, en mains suisses). Les Suisses ont aussi été présents, bien sûr, dans l'industrie hôtelière (*l'Hotel Ouro Verde à Rio*, *l'Hotel Terminus à S. Paulo*, ...). Presque toujours, les entreprises ont commencé prudemment par importer leurs produits de Suisse, mais devant les premiers résultats obtenus dans un marché en pleine expansion, elles ont décidé de produire localement, en transférant au Brésil la technologie nécessaire. Ensuite, la fourniture de machines, d'instruments et d'autres articles de haute qualité aux entreprises brésiliennes a permis un développement considérable de l'industrie brésilienne dans son ensemble.

au sort, lors de la fondation de la ville de *Nova Friburgo* en avril 1820.

Vaincre la serra

Soit dit en passant, pour des raisons que l'on ignore, on ne leur attribua pas des lots dans les secteurs les plus fertiles, ce qui exigea beaucoup d'efforts et de sacrifices de la part des immigrants. À la cérémonie solennelle prirent part le représentant du roi (qui avait nommé un certain *Monsenhor Miranda* «Inspecteur de la colonie») et d'autres personnalités brésiliennes. Mais les colons durent surmonter maints obstacles (y compris pour ce qui a trait à la santé, car certains étaient malades depuis leur longue attente en Hollande) pour réussir, s'adapter à la culture des produits locaux, et aboutir à une vie normale. Malgré tous ces obstacles et en relativement peu de temps, la ville surgira et deviendra fort jolie. Aujourd'hui, avec plus de 170 000 habitants, elle est très recherchée, pour différentes raisons. Aux activités agricoles du début s'ajoute bientôt une industrie agro-alimentaire naissante. Plus tard, prit corps une industrie textile qui, après avoir atteint un bon niveau de production, fut à son tour remplacée par une activité presque artisanale, mais intense et largement diffusée parmi la population : la confection de lingerie. Ces articles sont très prisés par les commerçants de Rio de Janeiro, de São Paulo et d'autres états. Il y a quelques années, une fabrique de fromages offerte par le peuple suisse et une école, don de la commune de Vevey, où la Société Nestlé a son siège international, y furent inaugurées.

Par ses caractéristiques et par son climat, Nova Friburgo est devenue aussi un centre de villégiature. On y trouve encore quelques descen-

Allers-retours

L'apport suisse au Brésil ne se limite pas aux activités économiques. Il y a eu, au fil des années, un intérêt croissant pour des échanges culturels fondés sur une sympathie réciproque. C'est ainsi que Stéphanie Moricano a étudié et décrit de 1833 à 1846 les plantes du Brésil, auquel Johan Jakob von Tschudi a voué en 1859 quatre des cinq volumes de son ouvrage *Voyage en Amérique du Sud*. Un peu plus tard, en 1863, un autre Suisse, le Dr. Karl Glasl, sera le directeur du Jardin botanique de Rio. En 1866, Agassis, de Fribourg, publiait ses *Conversations scientifiques sur l'Amazonie*, qui s'étaient tenues au Collège D. Pedro II à Rio de Janeiro. Quelques années plus tard c'est le professeur Robert Mange, de La Tour de Peilz, qui ministrant des cours à l'Ecole Polytechnique de Rio. August Emil Goeldi (de St. Gall), qui était arrivé au Brésil en 1884, ayant décidé d'approfondir l'étude de l'art et de la culture des Indiens du Brésil, aida à mettre sur pied le Musée Indien de la ville de Belém, à l'embouchure de l'Amazone, qu'il dirigea ensuite pendant de nombreuses années. En 1904 lui succéda un autre Suisse : Jakob Huber, de Schaffouse. L'intérêt pour la culture des Indiens a continué car, à partir de 1971, il y eut trois visites du professeur Daniel Schoepf, conservateur du Département Amérique du Musée ethnographique de Genève, qui vécut douze mois chez les Indiens *Wayana-Aparai* dans l'Amazonie où il fit d'importantes recherches. La direction de l'Ecole d'Agronomie de Juiz-de-Fora, dans l'état de Minas Gerais, a aussi été confiée à un Suisse, Jacques Schendler. Le flux de savants suisses n'a du reste pas cessé puisque le professeur G. Fanconi, qui fut professeur de pédiatrie à l'Université de Zürich, le Prof. Bamatter, également de pédiatrie, à celle de Genève, et le professeur E. Rossi à celle de Berne, ont prononcé des conférences et administré des cours dans diverses universités du Brésil, avec une excellente répercussion. Une autre contribution importante et qui montre l'intérêt culturel des Suisses pour tout ce qui a trait au Brésil est la thèse du Dr. Georges A. Fiechter, *Le régime modernisateur du Brésil 1964-1972*, publiée au Brésil et en Suisse et qui a été saluée en son temps par les intellectuels et historiens brésiliens comme «un magnifique témoignage d'une période importante de l'histoire du Brésil». Dans les arts plastiques, il y eut aussi une coopération efficace entre les deux pays : des Suisses, parmi lesquels Tinguely, ont souvent participé aux Biennales d'art moderne de São Paulo. Le 28 avril 1968, un accord de coopération technique et scientifique était signé entre le Brésil et la Suisse. D'autres accords ont suivi comme en novembre 1994 celui sur la promotion et la protection des investissements. D'autre part, d'éminents Brésiliens, fils de Suisses, ont eu un rôle important dans la science et dans la culture du Brésil. Il suffit de mentionner Adolfo Lutz, qui donna une contribution très valable dans les sciences de la santé et le grand musicien Henrique Oswald, fils de Oswald de Neuchâtel. Parmi les artistes plasticiens, on peut citer Oswaldo Goeldi.

dants des pionniers, aux noms typiquement suisses, qui gardent une grande affection pour la patrie de leurs ancêtres. D'autres Suisses sont venus par la suite, contribuant au développement du Brésil, fondant de nouvelles agglomérations comme *Helvetia*, près de Campinas

(800 000 habitants) et plus récemment *Nova Suíça*, près de Piracicaba, toutes les deux dans l'état de São Paulo. +

(*) Quelques-unes des données historiques mentionnées ont été extraites de l'article «*Schweizer Spuren in der Geschichte Brasiliens*» de Karl Heinrich Oberacker Jr., «*Staten Jahrbuch*» vol. 13/ 1965, et de la thèse de Martin Nicoulin, «*Genèse de Nova Friburgo – 1817-1827*», édition brésilienne de la «*Fundação Biblioteca Nacional*» - 1996.

Suisse-Brésil : un excédent croissant

Les exportations de la Suisse vers le Brésil sont passées de 509 623 000 dollars en 1964 à 882 760 000 dollars en 1997, soit une augmentation de 73% en un peu plus de vingt ans. En 1994, elles représentaient 1,7 fois la valeur des importations. En 1997, ce rapport est passé à plus de 3.

